

Te garder près de moi



Caroline W. Barnes

TE GARDER PRÈS DE MOI

2021, Caroline W. Barnes

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux,

les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteure, soit utilisés dans le cadre

d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Dépôt légal : juin 2021

ISBN : 979-8-5073-5216-6

Caroline W. Barnes

Te garder près de moi

roman

À Elliott & Ethan

PREMIÈRE PARTIE

ÉLISA

1.

— Tu me passes les chips s'il te plaît, maman chérie ?

Élisa sourit. Olivia et les chips ondulées, c'est une grande histoire d'amour. Elle tend son bras par-dessus la couverture installée au sol pour attraper ledit paquet de chips. Emmener la famille en pique-nique était une idée sacrément bonne.

Pour elle d'abord, parce qu'elle avait passé une semaine éreintante à l'agence. Entre les *deadlines*, les changements de dernière minute, les clients qui ne comprennent rien à rien... Sans compter son patron qui est clairement dépassé par les pratiques d'aujourd'hui, mais qui préférerait couler sa boîte plutôt que de l'avouer. Elle est épuisée. Et en voyant le soleil briller sur Groves Gate ce matin, en sentant l'air frais agrémenté des premières odeurs de l'été, elle a eu envie d'en profiter. Et avec ceux qu'elle aime plus que tout au monde. Parce qu'elle avait aussi grand besoin d'un petit *shoot* d'amour familial.

Ça n'a pas été compliqué de convaincre les jumeaux. Liam et Olivia, dix ans, sont constamment enthousiastes pour tout, ont toujours mille et une idées d'activités et ne semblent avoir qu'un seul niveau d'énergie : très élevé. Élisa se doute qu'à l'approche de l'adolescence, les choses changeront légèrement. Mais elle l'espère presque : peut-être qu'ils se calmeront enfin ?

William, son mari, vient de revenir d'un mois à New York, il a donc également besoin de se retrouver avec eux. L'ouverture de la galerie de Brooklyn lui a demandé beaucoup de travail ces derniers mois et Éliisa sait qu'il s'en veut d'avoir été absent si longtemps. Mais il est évident, et ce depuis leur première année de mariage, que la gestion des galeries d'art Adams implique des sacrifices. Et puis les choses commencent enfin à se tasser. William, qui a maintenant fait plus que ses preuves, délègue de plus en plus, ce qui veut dire bientôt plus de temps à eux cinq. En bon Anglais, il a même émis l'hypothèse d'acheter une résidence secondaire en Normandie. Original. Il prétend que c'est pour que les enfants soient en phase avec leur héritage français, mais Éliisa lui répond généralement qu'ils sont assez en phase comme ça, merci bien, et que s'il tient absolument à ce qu'ils soient « en phase avec leur héritage français comme il dit », il n'a qu'à l'acheter aux Antilles, sa maison !

Après tout, c'est là qu'Éliisa a grandi après la mort de ses parents et ça fait d'ailleurs beaucoup trop longtemps qu'ils n'ont pas rendu visite à tatie Yvelle à Fort-de-France. Les yeux sur son mari, elle songe qu'il est peut-être temps de prévoir leur prochain voyage là-bas. À Noël, peut-être ?

Les choses ont été plus compliquées avec Jonathan, leur fils aîné. Il n'a pas été aussi enthousiaste qu'elle l'aurait souhaité à l'idée de les accompagner. Et malgré ses dix-sept ans et son envie d'indépendance qui grandit de jour en jour, cela ne ressemble pas à Jo, de ne pas vouloir passer du temps avec eux. C'est un

filis aimant et un grand frère ouvert et attentionné avec les jumeaux. Au début, Éliisa a eu peur que ses enfants ne soient pas proches les uns des autres. Non pas que ce soit une obligation, mais entre le fait que les jumeaux aient leur lien si particulier de... eh bien de jumeaux, et la différence d'âge, elle craignait qu'il y ait les petits d'un côté et le grand de l'autre. Et ça, elle aurait eu beaucoup de mal à l'accepter. Elle se souvient de l'importance de sa propre sœur dans sa vie. Cette proximité les a sauvées toutes les deux après le décès prématuré de leurs parents, lors du crash de leur avion entre Paris et Nice. Et elle a toujours ce genre de scénario morbide en tête, où les enfants devraient survivre sans eux, bien trop tôt. Ses craintes étaient infondées. Jo a été un grand frère très présent et, dès que les jumeaux ont su marcher, c'était lui qu'ils suivaient partout. Encore aujourd'hui, d'ailleurs.

Mais depuis quelques semaines, son fils aîné a changé. Il s'est renfermé, passe son temps dans sa chambre ou avec ses amis. Éliisa sait bien que ce sont des choses qui arrivent. Après tout, il a dix-sept ans. Une peine de cœur, peut-être ? Elle a cependant le sentiment que c'est plus compliqué que ça. Quelque chose la gêne dans son attitude. Comme si, plusieurs fois, il avait été sur le point de leur dire quelque chose, mais avait changé d'avis au dernier moment... Elle sait que la vie est difficile à cet âge-là, elle se souvient parfaitement de ses dix-sept ans à elle. Elle sait aussi qu'elle ne pourra pas constamment le protéger. Ce qui ne l'empêchera pas de vouloir essayer.

Elle réalise bien que le pique-nique au parc lui fait du bien à lui aussi. Il rit aux éclats avec les jumeaux, joue au ballon avec eux. Elle est contente de voir que même si le lien s'est quelque peu brisé entre eux deux, celui avec les jumeaux semble tenir bon. Du haut de son mètre soixante-quinze, Jo a de la prestance. Et le pire, c'est qu'il n'a probablement pas fini de grandir. Et ce n'est pas Élixa et son mètre cinquante-six qui l'ont aidé à atteindre de tels sommets. Non, pour la taille, Jo tient définitivement de son père. Mais pour sa peau marron clair, ses cheveux noirs et ses yeux sombres, c'est son portrait craché à elle. Parfois, elle se surprend à observer avec concentration le visage de son fils, à l'affût de détails qui n'appartiendraient qu'à William. Mais quand elle s'attarde sur la courbure de son nez, qu'elle remarque la façon dont les yeux de Jo se plissent quand il sourit, elle est généralement accablée de pensées qu'elle garde à la lisière de son esprit en temps normal. Quand ça arrivait, où qu'elle fût, elle reportait instantanément son attention sur William. Comme maintenant. Son mari, au sourire si franc, si éclatant, si vrai. Si aimant. *Mon meilleur ami. Mon meilleur amant. L'amour de ma vie.*

— Oh non, Liam ! T'as encore envoyé le ballon trop loin ! Tu vas le chercher hein, j'en ai marre !

— Olivia, calme-toi, répond Jonathan, amusé.

— J'ai mal aux jambes ! se plaint Liam.

— Mais qui m'a fichu un jumeau pareil, je vous jure !

William et Éliisa échangent un regard complice. Olivia adore faire des scènes à son frère, mais n'oublie jamais de le réconforter ensuite, de le serrer dans ses bras et de faire leur poignée de main secrète. C'est d'ailleurs ce qui est en train de se passer en ce moment même, alors que Jo se dirige nonchalamment vers le ballon que Liam a envoyé à l'orée du bois.

— Tu veux faire quoi après ? Je pensais qu'on pourrait peut-être se faire un cinéma ? Ça fait une éternité qu'on n'y est pas allé et ce nouveau film vient de sortir, là, celui avec les extraterrestres qui attaquent Londres, et...

Mais Éliisa n'entend pas ce que lui dit William, parce que son attention est attirée ailleurs. Jo semble être en grande conversation avec un homme, qu'elle ne voit pas bien de là où elle est, mais quelque chose de familier émane de lui. Un signal d'alarme se déclenche en elle. Sa respiration s'accélère, elle a chaud, ne tient plus en place, se redresse, se penche un peu à droite, un peu à gauche, pour essayer d'entrapercevoir plus clairement le visage de l'individu, sans succès. Alors Éliisa se lève parce que, après tout, Jo a beau avoir dix-sept ans, ne pas parler aux inconnus est un précepte qui tient toujours. Et plus elle se rapproche, plus elle sent la terre s'ouvrir sous ses pieds. Elle connaît ce regard, elle connaît ce visage. Benjamin.

ÉLISA

J'en ai marre. Je sais bien que c'est stupide comme réaction, que William n'a pas le choix, qu'il doit faire ses preuves, et blablabla... Mais il est toujours en déplacement ! On vient d'emménager et cet appart' est plus le mien que le sien tellement il est absent. Il a choisi le quartier pour moi, je le sais bien, la petite Française qui fantasme sur Camden et sa faune si tendance... Mais j'en ai marre de profiter du quartier le plus cool de Londres toute seule. J'en ai marre de profiter de ce whisky toute seule, de cette vue toute seule ! Un nouvel artiste... Mais y en aura toujours des nouveaux artistes ! C'est déjà lui qui a rencontré celui d'avant, est-ce que son père ne pouvait pas s'en charger de celui-là ? Non, bien sûr ! C'est son fils de vingt-deux ans, le grand héritier des galeries Adams, qui doit parcourir le monde à la recherche du prochain Basquiat !

Il me manque tellement. Lui, William, ses blagues pourries, ses câlins, son accent quand il parle français. Ses mains, son corps, sa bouche. Il me manque, bordel ! Et puis il est si beau. Je lui fais confiance, mais imaginer mon jeune mari seul dans des hôtels du monde entier, ben ça me fait flipper. Mais je lui fais confiance. Évidemment que je lui fais confiance. Oui, je lui fais confiance.

J'arrête pas de tourner en rond ! Et si je sortais ? Les gens dehors, ils ne tournent pas en rond, ils ne boivent pas seuls, ils s'amuse ! Je suis à Camden quand même, je devrais aller prendre un verre au

bord de canal plutôt que de me lamenter ici toute seule.

Voilà, ça va déjà mieux, j'aurais dû sortir plus tôt, il fait si doux, si bon. Les guirlandes accrochées aux devantures des bâtiments sont si jolies ! C'est vraiment un quartier magique, je l'adore. Une petite bière chez Danny ? Allez, une petite bière chez Danny ! La terrasse est bondée, mais une table vient de se libérer alors je m'assois, même si on n'a pas eu le temps de la nettoyer et qu'elle colle encore. Des odeurs de nourriture flottent dans l'air, mais je n'ai pas faim. La bière me suffit amplement, elle est bien fraîche, amère comme j'aime. Je bois à petites gorgées, observe autour de moi les gens qui discutent, se sourient, rient. Ça me fait du bien d'être au milieu de la vie. William me manque, mais un tout petit peu moins. J'ai hâte qu'il revienne pour qu'on puisse boire des bières ensemble chez Danny.

Ce mec me regarde depuis un petit moment. Il est très mignon, mais je suis prise gars, désolée ! Il est plus que mignon en fait. Et ce sourire. Il se lève et s'approche. Je déteste ça. Est-ce qu'il est du genre à bien prendre le rejet ou à insister ? Pitié, faites que ce soit un mec intelligent... Oui ! Il est intelligent. Et vraiment charmant. Il s'assoit pour discuter. Est-ce qu'il ne serait pas en train d'insister ? Mais il est agréable, gentil, pas du tout dragueur. On parle de plein de choses, on rit, on commande d'autres bières. Il est vraiment sympa. Ça fait du bien de ne pas être toute seule ce soir, je passe un super moment. Il sait que je suis mariée, je lui ai dit dès le départ, bien sûr. Il me fait rire. Je me sens tellement bien qu'il me faut

un petit moment avant de remarquer qu'on fait partie des derniers clients à la terrasse de chez Danny. Il va falloir y aller. Je n'en ai pas envie. Je me sens bien, si bien. Il me propose de me raccompagner. Je n'ai pas besoin qu'il me raccompagne, j'en ai pour dix minutes à pied. Bon, peut-être un peu plus, j'ai un peu de mal à marcher droit, là. Oh et puis d'accord. Ce n'est pas parce qu'il me ramène qu'il va se passer quelque chose. Je suis mariée. À William. Mais il est tellement drôle. Même sur le chemin, il me raconte des histoires improbables sur son séjour à Stockholm, pendant lequel il a apparemment dû bosser pour l'entreprise familiale. On est au pied de mon immeuble. Il me sourit et je lui souris aussi. Je n'ai pas envie qu'il s'en aille. Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? N'importe quoi, Élisabeth, voilà ce que tu fais, complètement n'importe quoi. Mais je ne veux pas être seule ce soir, je ne veux pas arrêter de m'amuser. Alors je fais quelque chose de dangereux, je l'invite à boire un dernier verre. J'essaye de me convaincre que ce n'est que pour ça, tandis qu'on monte l'escalier, mais je n'y arrive pas. Quand je lui tends son verre de whisky, je vois le regard qu'il pose sur moi et ça me plaît. Il est chaud, plein d'envie, de tentation. Je ne veux pas être seule ce soir. Alors on rit encore, beaucoup. On reprend du whisky. On boit. Il frotte son nez au mien, frôle ma joue du bout des doigts et soupire mon prénom. Je sais que je ne devrais pas, je sais que c'est l'alcool. Mais je ne peux pas résister. Je ne veux pas résister. Ses lèvres sur les miennes. Ses mains qui glissent contre ma peau alors qu'il soulève doucement mon haut. Sa bouche, douce, chaude,

avide... Je ne veux pas être seule ce soir. J'ai envie de lui. Benjamin.

Ils avaient passé quelques jours ensemble... Et quelques nuits. Ce qui avait été complètement stupide. Benjamin s'était amouraché d'elle et elle l'avait laissé faire, égoïstement, parce que la solitude lui pesait. Elle s'en était rendu compte sur le moment, mais ça ne l'avait pas empêchée de continuer. Parce que c'était facile. Parce que c'était agréable. Mais Benjamin n'avait pas pris ça comme une amourette de quelques jours, lui. Pas du tout même. Il lui avait proposé de tout lâcher et de l'accompagner à Stockholm. Évidemment, elle avait refusé. Il avait plutôt bien réagi, d'ailleurs. Élisabeth lui en avait été reconnaissante, mais franchement, elle s'était détestée de s'être servie de lui comme ça.

Il avait été sa seule incartade, elle n'avait plus jamais fauté. Elle n'en avait jamais parlé à William, et maintenant qu'elle voyait Benjamin à quelques mètres d'elle, dans son monde à elle, elle le regrettait. De quoi elle aurait l'air aujourd'hui en révélant à William qu'elle l'avait trompé il y a bien longtemps ? Sans s'en rendre compte, elle presse le pas lorsqu'elle voit qu'il discute avec son fils.

— Tu sais si y a un Starbucks dans le coin ?

— Un Starbucks ? Non, mais y a des super cafés chez Cuppa si vous voulez, c'est vers la gare, répond poliment Jonathan.

— Tu bois déjà du café à ton âge ?

— J'ai dix-sept ans quand même...

— Dix-sept ans... T'es le grand frère du coup, j'imagine, demande-t-il en désignant les petits d'un geste.

— Ouais, mais ils sont cools.

— Tant mieux...

Une discussion anodine, l'air de rien, mais c'est déjà trop pour Éliisa.

— Jo, tu fais quoi ? Tu viens ?

— J'arrive, maman !

Elle n'a pas rejoint Jo, elle est restée quelques mètres derrière lui parce qu'elle ne peut pas prendre le risque de s'approcher de Benjamin, pas ici, pas en présence de William et des enfants. Pourquoi est-il là ? Comment s'est-il retrouvé à Groves Gate, ici et maintenant ? Éliisa a beau croire aux coïncidences, celle-ci est de trop. Leurs regards se croisent quelques secondes. Assez longtemps pour savoir que Benjamin l'a reconnue, assez longtemps pour qu'elle sente la panique s'immiscer en elle. Mais elle se reprend, ramène Jo vers elle nonchalamment et reprend la direction de sa famille, sans un regard en arrière.

2.

Tandis qu'elle sirote un verre de monbazillac, Élisabeth repense à la journée. Tout avait pourtant si bien commencé. Le pique-nique, les rires, sa main au creux de celle de William, les quelques regards complices échangés avec Jo, les bêtises des jumeaux. Et puis le cataclysme. Benjamin qui surgit de nulle part. Comment, pourquoi, elle n'a vraiment pas envie de le savoir. Surtout pas le pourquoi. Et puis de toute façon, elle ne le recroisera plus, pas vrai ? Est-ce que c'est vraiment la peine de se mettre dans des états pareils alors que ce n'était l'histoire que d'une seule fois ? Non. C'est plus facile de continuer comme si de rien n'était.

Seule sous la véranda, elle observe leur jardin à travers les grandes baies vitrées. *La maison de leurs rêves*, c'est comme ça qu'ils l'ont appelée dès leur première visite. Leur enthousiasme apparent avait fait piaffer d'impatience l'agent immobilier qui les accompagnait alors. Ils auraient payé n'importe quel prix pour cette maison. Et ils l'avaient fait, ils n'avaient même pas négocié. On ne négocie pas pour la maison de ses rêves.

Onze ans qu'ils sont arrivés à Groves Gate, juste avant la naissance des jumeaux. Un appartement à Camden, c'est bien quand vous êtes jeunes et fous. Mais Élisabeth était retombée enceinte et ils allaient manquer de place. Alors ils avaient visité les environs de Londres, avaient cherché la petite ville qui saurait les séduire tous les deux, moderne mais pas trop

bétonnée, calme mais pas trop ennuyeuse. Groves Gate, avec ses grands jardins, son immense parc et ses écoles réputées, avait remporté la partie haut la main.

Elle y est heureuse, elle s'y sent bien. Elle ne se voit pas vieillir ailleurs. Mais les murs protecteurs de son havre de paix se sont fissurés pour laisser entrer une ombre de son passé. Une ombre tenace et pas si lointaine que ça. Malgré tout, Élisabeth continue à savourer son verre, elle sent la chaleur de l'alcool prendre ses aises au creux de son ventre, elle sent sa tête qui s'allège peu à peu. Voilà, c'est exactement ça qu'il lui faut. De la légèreté. Elle pense à William. Ils forment un couple solide, heureux, amoureux. Tout n'a pas toujours été rose, bien sûr, ils ont eu leur lot d'épreuves à traverser. Mais ils sont heureux. Et Benjamin ne pourra jamais lui enlever ça. Hors de question qu'elle le laisse faire.

La maison est vide. William est allé déposer Olivia et Liam chez Aurélie, la sœur d'Élisabeth qui, quelques années après eux, s'est également laissé séduire par Groves Gate. Jo, encore une fois, est sorti. Elle sait qu'il passe tout son temps avec sa bande, Mark, Rose et Tom. Ils se connaissent depuis leur arrivée à Groves Gate et sont les meilleurs amis de Jo. Élisabeth connaît chacun d'eux, même si elle ne les voit pas aussi souvent qu'elle aimerait, et leur fait confiance. À Jonathan, surtout. Et même si Mark est du genre « grande gueule », elle sait qu'aucun d'eux ne fera jamais rien d'inconsidéré. Du moins, elle l'espère.

Ce soir, c'est *leur* soirée, à William et elle. La soirée-des-parents-qui-ne-sont-plus-parents-le-

temps-de-quelques-heures. Régulièrement, ils se prennent un moment, juste eux deux, pour être un couple sans avoir à être en même temps papa et maman. C'est vital pour elle et nécessaire pour le bien-être et l'équilibre de leur relation. Elle entrouvre la baie vitrée de la véranda, laisse passer l'air frais du début de soirée et boit une nouvelle gorgée. Elle met un pied dehors, puis l'autre. Élisabeth adore se balader pieds nus chez elle, particulièrement quand la maison est calme. Dans ces moments-là, elle a vraiment l'impression de profiter de la vie. Elle pousse jusqu'au jardin, jusqu'aux brins d'herbe de la pelouse qui lui chatouillent les orteils. Elle sourit. Est-ce qu'elle va recroiser Ben ? Non. Non, impossible. Et puis si elle le revoit, elle devra lui parler et ça, elle n'en a aucune envie. Et si elle parle à Ben, si son retour dans sa vie est plus qu'un malheureux hasard, alors il faudra en parler à William, lui avouer, lui expliquer... Le décevoir. Élisabeth secoue la tête pour la vider de toutes ses idées sordides, en vain.

Heureusement, la porte d'entrée claque. William est de retour. Quand elle le voit apparaître à l'intérieur de la maison depuis le jardin, elle sourit. Avant lui, elle ne savait pas ce que c'était, l'amour. Elle l'a cru, bien sûr, un nombre incalculable de fois. Avant William, elle était un véritable cœur d'artichaut. Mais après William... *Après William, tu as quand même merdé.* Non, elle ne peut pas se permettre d'emprunter cette pente glissante, pas maintenant, pas pendant *leur* soirée. Alors elle sourit encore plus grand quand son mari, un verre de vin à la main, la rejoint dans le jardin.

— Est-ce que tu es prête pour notre soirée, ma chérie ? demande-t-il en passant un bras autour de sa taille.

— Toujours. Ça a été avec les petits ?

— Évidemment. Tu sais comment ils sont quand ils sont avec ta sœur, hein.

— Les petits rois du monde.

— Les petits rois du monde, exactement. D'ailleurs, il faudrait peut-être dire à Aurélie qu'elle n'a pas besoin de les gâter autant. Elle a acheté une console et des jeux vidéo pour ce soir, tu te rends compte ?

— Laisse-la, tu sais très bien qu'elle est complètement gaga d'eux.

— Sans rire...

Et des gestes tendres, et des baisers passionnés. Ce soir, c'est juste lui et elle. De retour à l'intérieur, elle voit William sortir son « matériel ». Des feuilles à rouler, une cigarette et de l'herbe. Ce n'est pas très sérieux pour des parents, elle le sait, mais de temps en temps, ça leur fait du bien de se fumer un petit joint à deux. Ça leur rappelle leur jeunesse, leur permet de déconnecter. Elle ne fait jamais ça quand les enfants sont dans les parages. Peut-être arriveraient-ils à tromper les jumeaux, mais pas Jo. Aussi parfait pense-t-elle que son fils soit, elle se doute bien qu'à son âge, il connaît l'odeur caractéristique de la marijuana.

Le programme de la soirée ? Ils vont fumer, se détendre comme jamais, rire énormément, commander à manger et faire l'amour. Elle l'observe rouler, installée confortablement dans le canapé. Le

monbazillac est doux, mais il commence à faire son petit effet.

— Tu voudras manger quoi ? demande William sans lever la tête de son « ouvrage ».

— Je ne sais pas. Et toi ?

— Des haricots verts ?

— Berk, hors de question.

William rit doucement. Il sait très bien qu'Élisa a les haricots verts en horreur. Elle sait qu'il aime la taquiner à ce sujet. Ils finiront probablement par commander des sushis. Rien qu'à l'idée, elle salive déjà. Et elle aura encore plus faim après. William a fini de rouler le joint et le lui montre, tout fier. « Pas mal pour un vieux, non ? » Élisa se sent soudainement submergée par une bouffée d'amour et de désir pour lui. Comme si toutes ces années passées ensemble, tous les bons moments, lui revenaient soudainement. Elle ferait tout pour préserver cet amour. Elle ne peut pas s'empêcher de déposer son verre sur la table basse du salon, de lui prendre le joint des mains pour le mettre de côté, et de s'asseoir à califourchon sur lui. Elle voit dans ses yeux qu'il est ravi.

— T'as pas envie de fumer, d'abord ? demande William, le sourire aux lèvres.

— Non, j'ai envie de vous, monsieur Adams.

— Alors laissez-moi vous satisfaire, madame Adams.

Oui, Élisa est heureuse, amoureuse. William, elle l'a aimé dès les premières secondes où son regard s'est posé sur lui. C'est mielleux à souhait et complètement

improbable, mais c'est ce qui s'est passé. Elle aime sa vie, malgré les imperfections. Et le retour de Benjamin n'y changera rien.

ÉLISA

Paris, l'été, c'est une horreur. Il fait chaud et tout colle. Absolument tout. Et Aurélie a quand même insisté pour prendre le métro parce que c'est soi-disant plus pratique. Pratique et dégoûtant, oui. Déjà qu'en temps normal je ne suis pas fan, mais là, c'est carrément l'horreur. Ça fait à peine quelques mois qu'on est revenu en France et j'ai déjà envie de repartir. Encore plus quand je vois ce gros dégueulasse nous reluquer. Les pervers du métro ne m'avaient absolument pas manqué. J'avais prévu de rester à l'appart' ce soir, mais Aurélie a insisté pour qu'on aille à la fête de son pote Matthieu. Déjà que je ne pouvais pas le blairer, le fait que je sois obligée de traverser tout Paris par cette chaleur ne va pas le faire remonter dans mon estime...

Enfin, on est arrivées ! On va pouvoir sortir du métro et prendre un peu l'air. Enfin, ce n'est pas cette brise ridicule qui va faire disparaître les auréoles de mon tee-shirt. Génial. Glamour à souhait, prête pour la soirée : attention les mecs, j'arrive !

Bon. L'appart' de Matthieu est quand même super sympa. Enfin, l'appart' des parents de Matthieu. Je n'ai jamais été folle de l'architecture de cette partie du seizième, trop froide, trop lisse, trop moderne, mais il faut dire que l'intérieur, c'est autre chose. On est combien ? Cinquante ? Ce n'est pas un appart', mais un château ! Un duplex ! Eh ben, Aurélie a de sacrées relations, ça n'a pas l'air d'être n'importe qui, le petit Matthieu. Non mais je rêve, il veut qu'on

se fasse la bise ! Mais je colle de partout et... Beurk. Lui aussi. La bise à l'hôte, O.K., d'accord, mais pour tout le reste, ce sera un vague signe de la main. Voilà. Salut tout le monde. Où est passée Aurélie ? Me laisser tomber comme ça, sa gentille grande sœur qui sacrifie sa soirée tranquille. Sympa. Bon, ben je vais m'occuper du buffet, moi. Du champagne, des petits fours, des cacahuètes... Très bien, très bien. Ce champagne est absolument délicieux ! Encore meilleur parce qu'il est gratuit ! Finalement, elle n'est pas si mal cette petite soirée.

Ah, tiens ! Voilà ma chère petite sœur... en train de taper la discute à un jeune homme qui semble, ma foi, tout à fait charmant. Si elle me plante là pour rentrer avec lui, je la tape. Pourquoi elle me fait signe ? Qu'est-ce qu'elle a encore ? Je ne vois absolument pas l'intérêt de me présenter, mais apparemment, elle y tient. William. J'aime bien ce prénom. Il est anglais en plus, vraiment cool. Et il est vraiment pas mal. Très mignon. Très. Carrément beau gosse, en fait. Bon, il va peut-être falloir que je me calme, vu que c'est la prise de ma sœur, hein. Il me parle beaucoup, quand même. Je veux bien être sympa, mais bon. Il a des yeux bleus fantastiques. Je vais les laisser. Je vais aller me resservir du champagne et vite fait, vu le regard que me lance Aurélie.

Décidément, ce champagne est une tuerie. Est-ce que ça se dit, quand on parle de champagne ? Est-ce que dans Champagne Magazine, il y a une catégorie « Tuerie » ? Il devrait, ce serait plus simple de choisir. Non pas que j'aie les moyens de me payer ce genre de bouteille, après tout, on partage un studio

dans le dix-neuvième avec Aurélie... Mais peut-être un jour, qui sait. William ? Pourquoi il vient me parler ? Où est Aurélie ? Ce champagne commence à me faire de l'effet et son accent anglais aussi, j'avoue. Si seulement il pouvait arrêter de me fixer comme ça. Je rêve ou il est vraiment très près ? La musique est forte, on ne s'entend pas parler, mais ce n'est pas une raison. Il sent bon. Il fait chaud, tout le monde sue, mais lui il a l'audace de sentir bon. Et puis peut-être que je pourrais me concentrer un minimum sur ce qu'il me disait s'il avait la décence d'arrêter de regarder ma bouche. La sienne n'est pas mal non plus. Aller sur la terrasse ? Évidemment que cet appart' de folie a une terrasse, même si je suis à peu près sûre que je l'aurais trouvée sans qu'il me prenne la main. William, ô William, tu vas me valoir une sacrée prise de tête avec ma sœur. Mais tu sais quoi ? Je pense que ça va grave valoir le coup.

Et pour la suite, c'est par ici !